

Hédi Bouraoui, *Émigrance*, Ottawa, Les Éditions du Vermillon, 1992, 95 pages

Lucie Lalonde

Number 71, March 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42886ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lalonde, L. (1993). Review of [Hédi Bouraoui, *Émigrance*, Ottawa, Les Éditions du Vermillon, 1992, 95 pages]. *Liaison*, (71), 40–40.

Hédi Bouraoui, **Émigrance**, Ottawa, Les Éditions du Vermillon, 1992, 95 pages.

Ces temps-ci, la poésie n'a pas l'air de s'inquiéter de ne pas être lue et les poètes franco-ontariens nous offrent de beaux livres. Hédi Bouraoui, auteur chevronné, ouvre son dernier recueil, **Émigrance**, avec une métaphore des «lieux/langues» où il a choisi de vivre dans les mots / Au cœur d'alphabets inconnus (page 13). Et le poète est très conscient qu'il faut être fou pour ne pas savoir / Que la salive n'y est pour rien (page 13). Le recueil est divisé en trois parties d'égales longueurs : Transcriptural, Émoi-graphe, Paysure. La première réaffirme le statut sacré de la langue, de ses rythmes et de ses accords. Le mot est un séducteur qui vit d'astuces et avec lequel il faut négocier : Le mot, de déchet / Enchanté / Vit de ses délices / Meurt de caprices / Espace carcéral / Rayonne en ton-sure / De compromis (page 17). Toute cette section présente un poète rafistoleur de rêves, affreux jouisseur, qui jongle avec les mots, et les images qui en résultent oscillent entre l'évocation formelle et l'évocation métaphorique : le mot est signe scriptural, le mot est aussi présence féminine.

Dans la deuxième partie, Émoi-graphe, le poète épanche sa tendresse; le plus grand chagrin n'est-il pas ... que le cœur ne sait pas parler au cœur ? (page 43). Et ici, l'on constate que Bouraoui maîtrise sa rhétorique : un phénomène de prétérition est à l'oeuvre d'un poème à l'autre; le cœur, tout en feignant ne pas savoir parler au cœur, sait encore très bien lui parler. Il est tout imprégné et tout inspiré par la femme : Plus tu vieillis, plus je te trouve / Belle (page 45) et Tu ne me manques pas / Je suis rempli de toi (page 49). Ici le visage de l'amour dévoile ses facettes multiples et contradictoires : le masque / l'envers du masque; la liberté / la jalousie; la sincérité / la comédie. Ces figures sont parties intégrantes de la réalité de l'amour qui tient à la fois de la vérité et du mensonge. Le poète a toutefois l'heur de réconcilier le moindre paradoxe en jouant avec les sons et en déjouant les significations : Chat Pacha aux bras (page 56); Tu jaillis jalousie sève (page 56); Inscrit l'amour sur l'écorce (page 67). Par ailleurs, «Je suis venu te pêcher» est un poème qui met en scène les lieux du temps à partir du *subjonctif natal* jusqu'au plus-que-parfait des rêves, en passant par le renoncement au présent comme / L'éventail qui conjugue l'air absent. «Il y a le cœur», long poème descriptif, clôture cette partie du recueil où le poète se projette dans la femme-paysage afin de s'en pénétrer.

Dans la dernière partie, Paysure, l'aspect formel du texte évoque l'épopée, dès les premiers mots : Né sous l'olivier / Mon étendard bat pavillon (page 71), et l'on entend les pleurs versés pour le héros perdu et pour la liberté du pays qui s'équivoque. Le poème apparaît

plus narratif; l'action plus tragique et le vers prend parfois d'émouvantes envolées lyriques : Libère mon pays après / Le joug turc et ses massacres / Mon pays, ma terre enjeu (page 86). Au bord de la désespérance, le poète se demande Que peut faire le pacte / D'un point cardinal / Dans le flot des mots ? Mais la vie lui a sans doute donné beaucoup de sagesse : Qui cherche vie, mort / Satiété ou faim n'attrape / Qu'un bout de grâce / De la ronde sans fin / Notre seul atout (page 93). Et ce qui apparaît comme de la résignation est ici plutôt une sérénité retrouvée, celle d'un cheminement d'homme qui a su assumer la vie en la réconciliant dans l'écriture.

De très beaux poèmes où l'originalité et l'intelligence de l'image sont liées à l'émotion de l'âme.

LUCIE LALONDE

Nicole V. Champeau, **Le Temps volé**, Ottawa, Les Éditions du Vermillon, 1991, 125 pages.

Andrée Christensen, **Lèvres d'aube suivi de l'Ange au corps**, Ottawa, Les Éditions du Vermillon, 1992, 131 pages.

Nicole Champeau et Andrée Christensen nous offrent des poèmes sur l'amour. Et peut-être même se veulent-ils érotiques. La présentation diffère quelque peu d'un recueil à l'autre, mais les thèmes se rejoignent si bien que l'on a parfois l'impression de lire le même livre. **Le Temps volé**, de Nicole Champeau, est divisé en deux parties, dont la deuxième prend les sept huitièmes du volume et, paradoxalement, c'est la première partie qui en reprend le titre. Celle-ci compte neuf pages. «L'extase du faucon» réunit cinq suites de poèmes disposés en fragments numérotés : Le voile, L'envol, L'accord, La proie et Le retour. Dans la première section, la poète prépare son voyage : y penser, c'est déjà l'entreprendre et le cœur de l'écriture est un lieu de prédilection où le savoir se renie dans le dire : Le chef de choeur / Descend de son socle / Il apprendra / Des grammaires étranges / l'obélisque d'ivoire / l'ivoire bonté / Faute de le savoir / Au moins le dire (page 16). Le poème suivant inaugure la portée érotique du recueil : La volupté d'une main trempée / dans l'ocre rouge / Une peau chrysalide / Et le temps lié / Vulve naissante (page 17). Les images sont souvent inspirées par les peintres et la peinture. Plus loin, «L'extase du faucon», section beaucoup plus élaborée, présente une variété d'images et de gestes, entre le premier poème où la poète s'interroge, et le dernier où elle assume son désir en pleine apocalypse (page 47). Le plus beau texte est sans doute ce premier poème de la section : Que sait-on de soi-même / À



Hédi Bouraoui sait lier l'originalité de l'image à l'émotion de l'âme.